

Souvent, depuis le début de notre relation, j'étais restée fascinée en découvrant au réveil la table non desservie du dîner, les chaises déplacées, nos vêtements emmêlés, jetés par terre n'importe où la veille au soir en faisant l'amour. C'était un paysage à chaque fois différent. Devoir le détruire en séparant et ramassant chacun nos affaires me serrait le cœur. J'avais l'impression de supprimer la seule trace objective de notre jouissance.

Un matin, je me suis levée après le départ de M. Quand je suis descendue et que j'ai aperçu, éparses sur les dalles du couloir, dans le soleil, les pièces de vêtement et de lingerie, les chaussures, j'ai éprouvé une sensation de douleur et de beauté. Pour la première fois, j'ai pensé qu'il fallait photographier tout cela, cet arrangement né du désir et du hasard, voué à la disparition. Je suis allée chercher mon appareil. Lorsque j'ai dit à M. ce que j'avais fait, il m'a avoué qu'il en avait déjà eu l'envie lui aussi.

Tacitement ensuite, comme si faire l'amour ne suffisait pas, qu'il faille en conserver une représentation matérielle, nous avons continué de prendre des photos.

Certaines ont été prises aussitôt après l'amour, d'autres le lendemain matin. Ce dernier moment était le plus émouvant. Ces choses dont nos corps s'étaient débarrassés avaient passé toute la nuit à l'endroit même où elles étaient tombées, dans la posture de leur chute. Elles étaient les dépouilles d'une fête déjà lointaine. Les retrouver à la lumière du jour, c'était ressentir le temps.

Très vite nous est venue une curiosité, de l'excitation même, à découvrir ensemble et à photographier la composition toujours nouvelle, imprévisible, dont les éléments, pulls, bas, chaussures, s'étaient organisés selon des lois inconnues, des mouvements et des gestes qu'on avait oubliés, dont on n'avait pas eu conscience.

Une règle s'est imposée entre nous spontanément : ne pas toucher à la disposition des vêtements. Changer de place un escarpin ou un tee-shirt aurait constitué une faute — aussi impossible, pour moi, que modifier l'ordre des mots dans mon journal intime —, une façon d'attenter à la réalité de notre acte amoureux. Et si l'un de nous deux avait par mégarde ramassé une pièce de linge, il ne la reposait pas pour le cliché.

M. effectuait généralement plusieurs prises de vue de la scène, avec des cadrages différents pour saisir la totalité des choses éparpillées sur le sol. Je préférerais que ce soit lui qui opère. À sa différence, je n'ai pas une grande pratique de la photographie, dont je n'ai fait jusqu'ici qu'un usage épisodique et distrait. Au début il a utilisé le Samsung noir et lourd que je possédais, puis le

Minolta ayant appartenu à son père décédé, plus tard un petit Olympus qui a remplacé mon Samsung, défectueux. Tous trois des appareils argentiques¹.

Un délai d'une ou plusieurs semaines, le temps de finir la pellicule et de la porter à développer chez Photoservice, séparait la prise des photos de leur découverte. Celle-ci s'effectuait selon un rituel :

interdiction à celui qui allait chercher les photos
d'ouvrir la pochette
s'installer l'un à côté de l'autre dans le canapé,
devant un verre, avec un disque en fond
sortir une à une les photos et les regarder
ensemble

C'était à chaque fois une surprise. On ne reconnaissait pas d'emblée la pièce de la maison où la photo avait été prise, ni les vêtements. Ce n'était plus la scène que nous avions vue, que nous avions voulu sauver, bientôt perdue, mais un tableau étrange, aux couleurs souvent somptueuses, avec des formes énigmatiques. L'impression que l'acte amoureux de la nuit ou du matin — dont on avait du mal, déjà, à se rappeler la date — était à la fois matérialisé et transfiguré, qu'il existait maintenant *ailleurs*, dans un espace mystérieux.

1. Ce terme apparu dans les dernières années pour différencier de numérique — comme « vinyle » de CD dans le domaine des disques — dans une distinction annonçant la fin programmée du premier au profit du second, me paraît incongru, impossible à appliquer sur ce qui reste pour moi, simplement, *un appareil*.

Pendant plusieurs mois, nous nous sommes contentés de prendre des photos, de les regarder et les accumuler. L'idée d'écrire à partir d'elles a surgi un soir en dînant. Je ne me rappelle pas qui l'a eue en premier mais nous avons su aussitôt que nous avions le même désir de lui donner forme. Comme si ce que nous avions pensé jusque-là être suffisant pour garder la trace de nos moments amoureux, les photos, ne l'était pas, qu'il faille encore quelque chose de plus, de l'écriture.

Dans la quantité des photos, une quarantaine, nous en avons choisi quatorze et nous sommes convenus que chacun écrirait de son côté, en toute liberté, sans jamais montrer quoi que ce soit à l'autre avant d'avoir terminé, ni même lui en toucher un mot. Cette règle a été rigoureusement respectée jusqu'à la fin.

À une exception près. Quand nous avons commencé ces prises de vue, j'étais en traitement pour un cancer du sein. En écrivant, très vite s'est imposée à moi la nécessité d'évoquer « l'autre scène », celle où se jouait dans mon corps, absent des clichés, le combat flou, stupéfiant — « est-ce moi, bien moi, à qui cela arrive ? » — entre la vie et la mort. J'en ai fait part à M. Lui non plus ne pouvait occulter cela, essentiel dans notre relation durant des mois. C'est la seule fois où nous avons parlé du contenu de nos « compositions », appellation spontanée, provisoire, de notre projet, correspondant à ce qu'elles étaient, au double sens du terme, pour nous.

Je ne peux pas définir la valeur et l'intérêt de notre entreprise. D'une certaine façon, elle ressortit à la mise

en images effrénée de l'existence qui, de plus en plus, caractérise l'époque. Photo, écriture, à chaque fois il s'est agi pour nous de conférer davantage de réalité à des moments de jouissance irréprésentables et fugitifs. De saisir l'irréalité du sexe dans la réalité des traces. Le plus haut degré de réalité, pourtant, ne sera atteint que si ces photos écrites se changent en d'autres scènes dans la mémoire ou l'imagination des lecteurs.

Cergy, 22 octobre 2004

Sur la photo, on ne voit de M., debout, que la partie du corps comprise entre le bas de son pull gris, à larges côtes torsadées, tombant au ras de la toison rousse, et le milieu des cuisses sur lesquelles est baissé son slip, un boxer noir avec la marque Dim en grosses lettres blanches. Le sexe de profil est en érection. La lumière du flash éclaire les veines et fait briller une goutte de sperme au bout du gland, comme une perle. L'ombre du sexe dressé se projette sur les livres de la bibliothèque qui occupe toute la partie droite de la photo. On peut lire les noms d'auteurs et les titres écrits en gros caractères : Lévi-Strauss, Martin Walser, *Cassandra*, *L'âge des extrêmes*. Un trou est repérable au bas du pull.

J'ai pris cette photo le 11 février, après un déjeuner rapide. Je me souviens du grand soleil dans la pièce, de son sexe dans la lumière. Je devais prendre le RER pour aller à Paris, nous n'avions pas eu le temps de faire l'amour. La photo, c'était quelque chose à la place.

Je peux la décrire, je ne pourrais pas l'exposer aux regards.

Je m'aperçois qu'elle est, d'une certaine façon, le pendant du tableau de Courbet, *L'origine du monde*, dont

je n'ai longtemps connu que la photographie dans une revue. Elle présente beaucoup d'analogie aussi avec une scène dont j'ai été la spectatrice l'été de mes vingt-trois ans, dans la gare Termini, à Rome, alors que j'étais en train de manger un hot-dog, accoudée à la fenêtre ouverte du train qui devait bientôt partir. Juste en face de moi, dans le train arrêté de l'autre côté du quai, un sexe érigé sorti du pantalon était violemment branlé par la main d'un homme dissimulé jusqu'à la taille par le store, qu'il avait à moitié baissé, d'un compartiment de première.

J'ai vu pour la première fois le sexe de M. dans la nuit du 22 au 23 janvier 2003, chez moi, dans le couloir d'entrée, au bas de l'escalier qui mène aux chambres. La première apparition du sexe de l'autre, le dévoilement de ce qui était jusque-là inconnu, a quelque chose d'inouï. C'est avec *cela* que l'on va vivre, faire notre histoire. Ou pas.

On avait dîné ensemble dans un restau qu'il connaissait bien, rue Servandoni, près du Luxembourg. Il venait de quitter la femme avec qui il vivait depuis quelques mois. Au cours du repas je lui ai dit « J'aimerais vous emmener à Venise » et ajouté aussitôt « Mais je ne peux pas en ce moment parce que j'ai un cancer du sein, je vais être opérée la semaine prochaine, à l'Institut Curie ». Il n'a manifesté aucun des signes — une imperceptible rétraction, un figement — par lesquels même

les gens les plus éduqués ou maîtrisés laissent passer malgré eux leur épouvante quand je leur annonçais que j'avais un cancer. Il a seulement montré du trouble au moment où je lui ai révélé que ma nouvelle coiffure, sur laquelle il m'avait beaucoup complimentée, était une perruque, je n'avais plus de cheveux à cause de la chimiothérapie. Il était sans doute déçu, mortifié de découvrir que l'objet de son admiration était un postiche.

[Maintenant j'ai l'impression d'avoir dit à M. « j'ai un cancer du sein » de la même façon brutale que, dans les années soixante, j'avais dit à un garçon catholique « je suis enceinte et je veux avorter », pour le plonger, sans qu'il ait le temps de s'en prémunir et de se composer ainsi une attitude, dans la vision d'une réalité insoutenable.]

Après le dîner, nous sommes allés dans un bar de nuit désert dans la rue de Condé, avec un grand bouddha à l'entrée. À un moment, aussi brutalement que je lui avais avoué mon cancer, il m'a dit « J'ai une proposition honnête à vous faire, venez passer la nuit avec moi dans ma chambre, à l'hôtel ». J'ai refusé parce que j'avais rendez-vous avec l'anesthésiste le lendemain matin. À la place, je lui ai offert de venir chez moi. En sortant, nous avons mis une pièce dans la vasque aux pieds du bouddha. Nous avons pris ensemble le RER. Du trajet, aucun souvenir, sauf d'une jeune femme noire, habillée mode, qui téléphonait à côté de nous avec une oreillette et dont le ton de dispute ne pouvait s'adresser qu'à un proche, mari, mère ou enfant.

Dans le lit je n'ai pas enlevé ma perruque, je ne voulais pas qu'il voie mon crâne chauve. Sous l'effet de la chimiothérapie mon pubis l'était aussi. J'avais près de l'aisselle une sorte de capsule de bière saillant sous la peau, le cathéter qu'on m'avait installé au début du traitement¹.

Par la suite il m'avouera qu'il avait été surpris devant mon sexe nu de petite fille. Il n'avait jamais entendu parler de cette conséquence de la chimio — mais qui en parle — moi aussi je l'avais ignorée jusqu'à ce que cela m'arrive. Il ne s'est pas aperçu ce soir-là que je n'avais pas non plus de cils ni de sourcils, absence qui me donnait pourtant un regard étrange, de poupée en cire.

À un moment, fixant ma poitrine, il m'a demandé si c'était le sein gauche. J'étais étonnée, le droit était visiblement plus gonflé que le gauche à cause de la tumeur. Sans doute ne pouvait-il pas imaginer que le plus beau des deux était justement celui qui renfermait le cancer.

Mon séjour à l'Institut Curie pour l'intervention chirurgicale, six jours plus tard, a été d'une grande dou-

1. Le cathéter central ou « chambre » consiste en un fin tuyau de plastique enfoncé sous la clavicule jusque dans la veine jugulaire, relié à un réservoir, implanté sous la peau, qu'on perce à chaque chimio pour introduire les substances qui détruisent les cellules malignes. Je décris avec précision ce dispositif, parce que tout cela est inconnu à la plupart des gens. J'étais, avant, dans la même ignorance.

leur. On m'avait enlevé la tumeur et des ganglions. L'analyse des tissus retirés permettrait de dire s'il fallait procéder ultérieurement à l'ablation entière du sein. M. passait des heures enlacé à moi. Dans le sourire des infirmières et des aides-soignantes, on lisait de l'approbation. Le samedi il a neigé. Je voyais du lit les toits blancs. J'entendais la rumeur des manifs contre la guerre en Irak provenant du boulevard Saint-Michel. Et toujours dans le couloir retentissait régulièrement la note claire de l'ascenseur s'arrêtant à l'étage. Dans mon journal j'ai écrit que je me sentais infiniment heureuse.

À cause de mon corps entièrement lisse il m'appelait sa femme-sirène. Le cathéter, avec son excroissance sur ma poitrine, est devenu un « os surnuméraire ».



les grandes vacances

À droite de la photo, des placards en bois clair, un lave-vaisselle blanc. Sur le plan de travail au-dessus, de chaque côté de l'évier reluisant, des plateaux dressés contre le mur, une planche à découper, divers appareils électriques, une bouteille d'eau de Javel au bouchon vert, une autre d'engrais pour plantes vertes, un paquet de Whiskas, le manche noir en forme de levier de vitesses d'une bouilloire ventrue, une cocotte en fonte, un plat avec de la nourriture, une boîte Tupperware ouverte avec son couvercle rouge à côté, comme prête à recevoir les reliefs du plat, un torchon. Sur le carrelage — une sorte de damier bleu et beige, des années 50 — près du placard d'où elle a été sortie, une poubelle pleine avec des écorces d'oranges pressées sur le dessus des ordures. Touchant la poubelle, la flaque sombre d'un vêtement épais étirée sur le damier du carrelage comme une peau d'ours. À côté une pantoufle blanche avec une inscription. Au pied du lave-vaisselle un petit tas de linge froissé, rouge-violet, l'autre pantoufle dont la pointe repose sur une espèce de chiffon bleu et blanc. Derrière le tas sombre, une chaise dans une position bizarre, per-

pendiculaire à la table soutenant un gros four à micro-ondes, comme si quelqu'un, l'oreille collée dessus, l'avait écouté marcher, à la façon d'un poste de radio. Le soleil qui entre par la fenêtre, au fond, dessine des entailles lumineuses sur la peau d'ours.

Sur une autre photo verticale de la même scène, la lumière, plus intense, illumine le lave-vaisselle, la partie à gauche de l'évier avec la bouteille d'engrais, d'eau de Javel, et projette la fenêtre, longue et blanche, sur le carrelage.

Rien n'a été rangé ici, ni les vestiges du repas ni ceux de l'amour. Deux désordres.

J'ai mis longtemps à identifier nos peignoirs, le sien en éponge vert foncé, le mien en soie synthétique prune, à deviner l'inscription sur les pantoufles : « Hôtel Amigo ». Je ne sais plus ce que nous avons mangé la veille au soir, dont les restes figurent dans le plat. Ni quels ont été nos gestes, notre jouissance.

Rien dans la photo des odeurs de la cuisine le matin, mélange de café et de toasts, de nourriture pour chat, d'air de mars. Rien des bruits, le déclenchement régulier du frigo, peut-être la tondeuse des voisins, un avion vers Roissy. Juste de la lumière qui tombe pour toujours sur le carrelage, les oranges dans la poubelle, le bouchon vert de la bouteille d'eau de Javel. Toutes les photos sont muettes, celles prises dans le soleil du matin plus que d'autres.

J'ai pu dater la photo avec mon journal : le dernier dimanche avant que les États-Unis attaquent l'Irak. Tout

le monde attendait la guerre, programmée depuis des mois. Des millions de gens dans le monde défilaient pour qu'elle n'ait pas lieu mais elle continuait d'avancer comme une ombre géante au-dessus d'une terre brûlée de soleil. J'éprouvais de la culpabilité de ne pas m'être engagée contre elle avec autant de violence qu'en 1991, d'avoir juste accroché à mon balcon une banderole d'étoffe blanche en signe d'opposition pacifiste, geste peu suivi en France, qui avait sans doute eu comme seul effet de me faire passer pour foldingue aux yeux de mes voisins.

Un matin, en ouvrant la radio, elle a été là. C'était une horreur lointaine que je ne pouvais ressentir qu'au travers de mon histoire avec M. Il faisait très chaud, avec un soleil imperturbable, et je pensais « Encore un si beau printemps ». J'étais délivrée de toutes les obligations, de celle d'écrire même, juste vivre cette histoire avec M. Gaspiller le temps. Les grandes vacances de la vie. Les grandes vacances du cancer.

J'avais enfin le droit de me soustraire aux devoirs de politesse, de ne pas répondre aux lettres, aux mails. L'insistance des gens, quand je refusais une invitation à un débat, une lecture, me paraissait outrecoûdante, une persécution. Elle ne l'était évidemment qu'au regard d'une maladie qu'ils ignoraient, leur aurais-je dit qu'ils se seraient confondus en excuses. Mais sentir qu'ils attribuaient mon refus à un caprice, qu'ils le prenaient comme un affront personnel — ils pensaient donc d'abord à eux — me rendait intraitable.

J'en avais fini avec l'amour-propre des autres. J'étais inatteignable.

J'avais mis très peu de personnes au courant de mon cancer. Je ne voulais pas d'une compassion qui, à chaque fois qu'elle s'est manifestée, n'a pas réussi à masquer cette évidence : pour les gens, j'étais devenue quelqu'un d'autre. Dans leurs yeux je lisais mon absence future. Ils ne se doutaient pas que moi, c'était la leur, de mort, que je voyais, aussi sûre que la mienne. Et j'avais une supériorité sur eux, celle de le savoir.

Un jour, il m'a dit « Tu n'as eu un cancer que pour l'écrire ». J'ai senti que, en un sens, il avait raison, mais, jusqu'ici, je ne pouvais pas m'y résoudre. C'est seulement en commençant d'écrire sur ces photos que j'ai pu le faire. Comme si l'écriture des photos autorisait celle du cancer. Qu'il y ait un lien entre les deux.

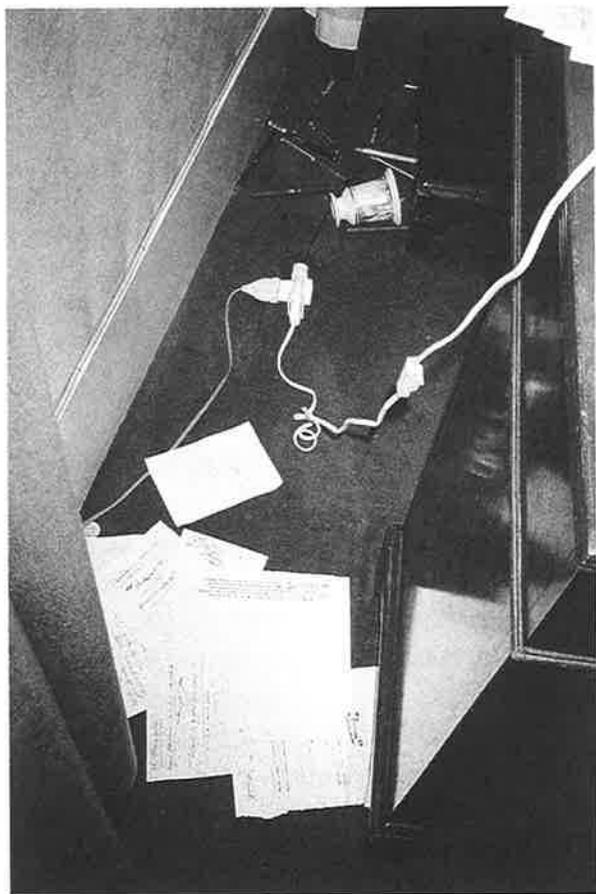
Dans un autre sens, il avait tort. Je n'attends pas de la vie qu'elle m'apporte des *sujets* mais des *organisations inconnues* d'écriture. Cette pensée : « Je ne veux faire que les textes que je suis seule à pouvoir faire » veut dire des textes dont la forme même est donnée par la réalité de ma vie. Jamais je n'aurais pu prévoir le texte que nous sommes en train d'écrire. C'est bien de la vie qu'il est venu. Réciproquement, l'écriture sous les photos, en multiples fragments — qui seront eux-mêmes brisés par ceux, encore inconnus en ce moment, de M. —, m'offre, entre autres choses, l'opportunité d'une *mise en récit minimale* de cette réalité.

pace

Plus que nos fringues en elles-mêmes, ce qui me frappe c'est la lumière. Celle qui provient des fenêtres de la cuisine. Un écran blanc, monochrome, sur lequel défile l'ensemble des événements qui ponctuent le début de l'année 2003. Le premier matin après notre première nuit, A. me montre le drap blanc qu'elle a suspendu en façade de la maison, sous le balcon de sa chambre, pour protester contre l'imminence de l'intervention américaine en Irak. Avachi par les intempéries, cet étendard un peu minable mais bien visible domine la vallée où seule trône en contrebas une grosse maison neuve. Sur le moment je me dis qu'on doit la prendre pour la *pasionaria* de ce quartier bourgeois où l'on ne se parle pas. Seulement, début mai, nous partons pour Venise. Venise où flotte aux balcons des palais et des habitations les plus modestes une kyrielle de drapeaux à cinq couleurs, tous barrés d'un même mot : *PACE*. La paix. À Venise j'ai cessé de sourire de ce que j'avais pris quatre mois plus tôt pour une excentricité.

Cachés dans l'ombre, nos vêtements sont à peine reconnaissables, à l'exclusion des mules de l'Amigo. Le

Dans le bureau, 5 avril



pour quelle révélation

Par terre, au premier plan, sur la moquette formant une sorte d'étroite coulée verte entre la plinthe blanche d'un mur et la paroi verticale d'un bureau, plusieurs feuilles couvertes d'écriture manuscrite, qui se chevauchent, en désordre. Une feuille est à demi glissée sous le bureau. Plus loin, une prise multiple d'où partent trois fils, deux au sol, l'autre montant vers le plateau du bureau avec des spirales, relié à une lampe invisible. Au fond, une dizaine de stylos-feutres, crayons, de diverses couleurs, étalés dans tous les sens, les uns par-dessus les autres à la façon d'un Mikado, à côté d'un pot qui les a contenus, renversé. Il est évident que ces objets sont tous tombés du bureau où ils étaient posés.

Cette photo fait partie d'un groupe de trois, du même soir, dans la même pièce. À l'inverse des deux autres qui exposent le chantier des vêtements défaits, elle comporte seulement les objets que nous avons fait tomber du bureau sans nous en rendre compte. Nous avons dîné à l'auberge Ravoux d'Auvers-sur-Oise, sous la chambre où Van Gogh a agonisé et que le patron d'alors avait la prévenante habitude de faire visiter gra-

tuitement aux clients une fois qu'ils avaient fini de manger le fondant gigot de cinq heures et l'onctueuse mousse au chocolat.

La lumière d'un halogène au maximum de sa puissance jointe à celle du flash font ressortir la blancheur des feuillets, deviner la disposition des lignes, les ratures, les surcharges à l'encre plus foncée. Je voudrais lire ce qui est écrit. Sur toutes les photos et les cartes postales qui comportent une publicité, une couverture de livre, un journal, n'importe quoi d'écrit, j'essaie toujours de déchiffrer. Comme un signe plus réel du temps que le reste. Sur une photo d'avant-guerre où figurent mon père endimanché, une communiant inconnue et une enfant que je sais être ma sœur, décédée à six ans, il y a un mur avec une affiche dont je distingue les gros titres, LA VIE CHÈRE — AUGMENTATION DE SALAIRE — LES 40 HEURES.

Ici, malgré mes efforts, l'écriture reste illisible même avec une loupe.

Je ne me rappelle pas ce que j'écrivais à ce moment-là. Certitude : le soir où nous avons pris la photo, si j'avais dû choisir entre faire l'amour avec M. et conserver mes feuillets, ce n'est pas eux que j'aurais préférés.

Je pensais « Il me fait vivre *au-dessus* du cancer ».

Une nuit, au début de notre relation, nous étions étendus côte à côte, sans pouvoir dormir. Il a dit de la femme qu'il avait quittée : « Crois-tu qu'elle me soit devenue indifférente ? » Je suis sortie du lit et je suis des-

endue dans la cuisine. L'après-midi suivant, je devais me rendre à l'Institut Curie, la chirurgienne qui m'avait opérée quinze jours plus tôt allait m'annoncer si l'ablation de la tumeur suffisait ou s'il fallait m'enlever tout le sein. Assise sur une chaise dans la cuisine à deux heures du matin, je me disais que la douleur causée par M. était pire à ce moment-là que de ne pas savoir encore si j'étais perdue ou non.

Tout homme avec qui j'ai eu une histoire me semble avoir été le moyen d'une révélation, différente à chaque fois. La difficulté que j'ai à me passer d'un homme vient moins d'une nécessité purement sexuelle que d'un désir de savoir. Quoi, c'est ce que je ne peux pas dire. Je ne sais pas encore pour quelle révélation j'ai rencontré M.

juin 2000 dans le cadre de la série « Histoires d'écrivains ». On y voyait notamment A. en train d'écrire à son bureau : le type de scène qu'on retrouve, inmanquablement, dès qu'il s'agit de présenter un écrivain dans son élément naturel, comme s'il s'agissait d'une espèce animale en voie de disparition. Je me rappelle la crainte d'A. : qu'ainsi projeté sur grand écran l'on puisse y voir ce qu'elle était réellement en train d'écrire, une courte divagation où elle exprimait surtout le désir que cette scène convenue se termine. Les photographes, les téléspectateurs sont toujours friands de ces moments qu'ils nomment « privilégiés » : Verlaine à la table d'un bistrot devant son verre d'absinthe, Kennedy soi-disant en train d'étudier des dossiers de la plus haute importance dans le bureau ovale tandis que le petit John-John se glisse sous la table pour jouer, tout simplement parce que c'est un gosse et que c'est à sa hauteur.

Châte rouge, 12 ou 20 avril



comme des taches

Un enchevêtrement coloré de vêtements, moitié sur le parquet, moitié sur un tapis au pied d'un meuble massif en bois clair dont on ne voit que le bas des portes fermées. À côté, une chaise, repoussée loin d'une table invisible, d'où pend un grand châle rouge. Une autre chaise lui fait face, écartée elle aussi de la table.

Au pied de la chaise au châle, sur le tapis, une sandale noire, fine, à bout fermé, pointu, à brides, découvrant le talon — c'était donc l'une des soirées déjà si chaudes d'avril —, l'autre sandale est très loin sur le parquet, comme ayant enjambé le paquet de vêtements. Au premier plan, la grosse chaussure de M., largement ouverte, l'autre étant perpendiculaire à l'escarpin sur le parquet. Dans le méli-mélo de fringues, où alternent les tons clairs et foncés, je crois reconnaître une chemise bleue de M., une jupe noire, un collant noir retourné où tranche le gousset blanc, le pantalon beige de M. lui aussi retourné sur l'envers, ses chaussettes bleues et son boxer Dim noir à bandes blanches. Que ces affaires soient ou non à la mode, chères ou bon marché, n'a aucune importance. Comme dans une nature morte, ne

comptent que les formes et les couleurs, le drapé du châle, le bleu des chaussettes en contrepoint de celui de la chemise, le blanc de la ceinture du boxer rappelant celui du cuir intérieur des chaussures noires.

La stabilité, la solidité des meubles, les lignes nettes dessinées par le tapis et par les lattes parallèles du parquet, quelque chose de lourd et d'ordonné, d'immuable, contraste avec le désordre et la fragilité des dépouilles déposées sur le sol, fait ressortir la précarité de la scène que nous avons dû effacer comme d'habitude en un tournemain, sitôt la photo exécutée.

Une femme, Ninon B., m'a envoyé quatre photos prises dans ce même séjour, en 1970, lorsqu'elle occupait cette maison qui est devenue la mienne plus tard. On y voit sa fille en tutu évoluant gracieusement entre des fauteuils dorés. J'ai reconnu le parquet. C'est celui, absolument identique, de la photo au châle. Ainsi, là où dansait une adolescente il y a trente ans, nous nous sommes endormis nus, sans souci de l'inconfort, au milieu des vêtements éparpillés, à la façon des petits chats qui tombent de sommeil n'importe où à force de jouer. Parmi toutes les croyances dont je ne cherche pas à me départir, il y a celle-ci : les maisons gardent la mémoire de ce qui s'y est passé. Pourquoi non. Selon un article du *Monde*, des généticiens ont assuré que la matrice des femmes conserve l'*empreinte* de tous les enfants, nés ou avortés, qui s'y sont formés.

À l'époque de cette photo j'aidais M. à débarrasser la maison de ses parents qui allait être vendue. Dissimulée au fond d'un jardin masqué par des cannisses, à Villiers-le-Bel, petite et sombre, elle ressemblait à un mausolée. La mère de M., décédée en 2000, n'avait rien modifié ni jeté depuis la mort du père de M. quinze ans auparavant. Les murs débordaient de livres et les placards de vêtements. Les robes, les tailleurs, les manteaux de la mère de M., pendus à des cintres, entassés les uns contre les autres, étaient restés imprégnés de l'odeur de l'eau de Cologne dont elle se servait à l'excès, mêlée à celle dégagée par la maison entière, de feu de bois et de parois humides qu'aucun chauffage ne parvient à sécher. Je restais devant sans oser y toucher. C'étaient les images vivantes et démultipliées d'une femme que je n'avais pas connue, dont, en dehors des photos, je ne connaissais jamais rien d'autre que cela, ses robes, ses sacs à main, ses chaussures. M. semblait ne pas pouvoir y toucher non plus. Nous avons laissé sur place tous les vêtements, nous contentant d'emporter les objets et les livres.

Maintenant, j'ai l'impression qu'à force de trier et rassembler dans des cartons, aux côtés de M., les choses qui appartenaient à sa mère, ses livres de cuisine et de jardinage, l'œuvre de l'écrivain qu'elle aimait entre tous, Colette, son linge de maison, ses fournitures de couture et de dessin, sans l'avoir jamais rencontrée je l'ai tout de même connue. Et que, phénomène plus troublant, elle aussi m'a connue.

Je m'aperçois que je suis fascinée par les photos comme je le suis depuis mon enfance par les taches de sang, de sperme, d'urine, déposées sur les draps ou les vieux matelas jetés sur les trottoirs, les taches de vin ou de nourriture incrustées dans le bois des buffets, celles de café ou de doigts gras sur des lettres d'autrefois. Les taches les plus matérielles, organiques. Je me rends compte que j'attends la même chose de l'écriture. Je voudrais que les mots soient comme des taches auxquelles on ne parvient pas à s'arracher.

J'ai entendu dire que les mariés tziganes du Kosovo ont coutume d'exposer le drap des noces sur lequel ils ont tenté de dessiner des motifs avec le sang et le sperme. Les invités s'emparent du drap, étalent le sang avec du vin et créent ainsi d'autres compositions. Je me demande s'ils les photographient.

spectateurs accidentels

Le châle rouge est celui des fins de soirée, toujours un peu fraîches à Cergy. À droite il y a une table ronde, qu'on ne voit pas sur la photo. Celle où l'on dîne quand on a choisi de ne pas sortir. Une part du rituel, une fois encore, dans la mesure où nous avons dès la première nuit fractionné le temps. Comme si nos jours étaient comptés. Comme pour créer une suite d'instantanés parfaits — l'apéro à la petite table du salon, la préparation du dîner, la mise en place de la nappe, de la vaisselle, des bougeoirs, le choix du vin —, de petites bulles au sein desquelles le tragique des événements de nos vies respectives serait à la fois banalisé et interdit de séjour. De bulle en bulle, la mort a fini par lâcher prise. Pas opiniâtre, la mort. Pourtant, pourtant...

Le 20 janvier, après avoir dans le même temps quitté ma compagne, notre appartement et mon boulot d'assistant commercial, je prends une chambre dans un hôtel de Saint-Germain-des-Prés. La maison de mes parents est inhabitable, la chaudière a explosé sous l'effet du gel. Depuis le début du mois, il fait extrêmement froid à Paris. Je me dis que je suis là pour quelques jours.

Les mules blanches, début juin



une ou deux chansons

Encore la lumière du matin sur cette scène de la nuit, dans la partie salon de la salle de séjour. À gauche, de profil, la masse du canapé recouvert d'un tissu damassé, orangé, à droite une petite table basse aux pieds dorés torsadés sur un tapis bleu. Au fond, le bas d'une porte-fenêtre ouverte, le sol carrelé d'un balcon, les pieds d'une table en rotin. De chaque côté de la porte-fenêtre, les derniers rayons de la bibliothèque, à peine visibles, un pan de rideau bleu nuit. Dans ce décor chargé, quelques vêtements forment de petits tas fragiles. Des choses légères d'été : sur le canapé, ce qui ressemble à une chemise ou un tee-shirt noir, une étoffe bariolée qui glisse le long du coussin, sur le tapis, une robe ou une jupe du même tissu enroulée à un pantalon beige. Deux mules blanches à talons hauts marchent vers le canapé. Un peu à l'écart, une paire de mocassins havane, le soulier de gauche monté sur le droit, comme ceux des adolescents en classe quand ils réfléchissent sur leur copie en tortillant leurs jambes. Sur la table, des journaux illisibles, un cendrier et un verre à demi rempli de vin blanc. Le protège-accoudoir est tombé du canapé.

Il y a toujours dans la photo un détail qui happe le regard, un détail plus émouvant que d'autres : une étiquette blanche, un bas qui serpente sur le carrelage, une chaussette en boule, solitaire, un soutien-gorge dont les bonnets sont posés bien à plat sur le parquet, comme exposé dans une vitrine. Ici ce sont les mules blanches devant la porte-fenêtre. C'est déjà la chaleur de l'été qui suivra et qui deviendra celui de « la grande canicule » quand elle sera finie et que des milliers de vieux seront morts et enterrés même le dimanche, mais qui n'était alors simplement qu'un magnifique été comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Le monde sous un ciel blanc scintillera de partout, irréel, et la morale se dissoudra comme d'habitude dans la chaleur.

Nous dînerons dehors et je descendrai, incroyablement légère, sur ces mules blanches les marches de l'escalier qui mène au jardin, dans la musique de la chaîne mise à fond, pensant cette fois « encore un si bel été ». Parce que tout ce qu'il y a de beauté, d'espérance et de tristesse, est pour moi dans ce mot-là, l'été, que les titres de films où il figure me serrent le cœur, *Un été avec Monika*, *Elle n'a dansé qu'un seul été*, *Un été 42*. L'été qui, par le mot même qui le désigne dans la langue française, se vit toujours comme déjà fini. L'été ne peut qu'avoir été. J'étais éblouie de pouvoir être si heureuse, de me sentir la même qu'à dix-huit ans quand il me fallait vivre tout et tout de suite, comme si j'allais cesser d'être jeune à l'automne. Dans le jardin, par les fenêtres

ouvertes, on entendait Bryan Ferry, Elton John, Polnareff, les Beatles.

Les mules blanches sont stoppées dans leur élan, la musique s'est tue.

Chacune des saisons de notre histoire est marquée par une ou deux chansons dont on ne savait pas alors que ce serait celle-là plutôt que telle autre qui porterait et condenserait la suite insaisissable des jours de manière indélébile.

- Il y a eu en hiver : William Sheller *Un homme heureux*
Alain Souchon *La vie ne vaut rien*
Au printemps : Elton John *The one*
Fiona Apple *I know*
En été : Bryan Ferry *These foolish things*
En automne : Art Menigo *Je passerai la main* (mais pas pour M.)
Elton John *Tonight*
L'autre hiver : Mahalia Jackson *In the upper room*
Christina Aguilera *The voice within*

Ces chansons seront toujours liées à M., comme d'autres le sont pour moi à d'autres hommes, pour lui à d'autres femmes. On devrait avoir une grande jalousie des chansons. Il suffit que j'entende l'une d'entre elles par hasard, dans un centre commercial, un salon de coiffure, pour me retrouver transportée, non dans un jour précis, mais dans une durée où les variations du ciel et de la température, la diversité des événements du

Il y a toujours dans la photo un détail qui happe le regard, un détail plus émouvant que d'autres : une étiquette blanche, un bas qui serpente sur le carrelage, une chaussette en boule, solitaire, un soutien-gorge dont les bonnets sont posés bien à plat sur le parquet, comme exposé dans une vitrine. Ici ce sont les mules blanches devant la porte-fenêtre. C'est déjà la chaleur de l'été qui suivra et qui deviendra celui de « la grande canicule » quand elle sera finie et que des milliers de vieux seront morts et enterrés même le dimanche, mais qui n'était alors simplement qu'un magnifique été comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Le monde sous un ciel blanc scintillera de partout, irréel, et la morale se dissoudra comme d'habitude dans la chaleur.

Nous dînerons dehors et je descendrai, incroyablement légère, sur ces mules blanches les marches de l'escalier qui mène au jardin, dans la musique de la chaîne mise à fond, pensant cette fois « encore un si bel été ». Parce que tout ce qu'il y a de beauté, d'espérance et de tristesse, est pour moi dans ce mot-là, l'été, que les titres de films où il figure me serrent le cœur, *Un été avec Monika*, *Elle n'a dansé qu'un seul été*, *Un été 42*. L'été qui, par le mot même qui le désigne dans la langue française, se vit toujours comme déjà fini. L'été ne peut qu'avoir été. J'étais éblouie de pouvoir être si heureuse, de me sentir la même qu'à dix-huit ans quand il me fallait vivre tout et tout de suite, comme si j'allais cesser d'être jeune à l'automne. Dans le jardin, par les fenêtres

ouvertes, on entendait Bryan Ferry, Elton John, Polnareff, les Beatles.

Les mules blanches sont stoppées dans leur élan, la musique s'est tue.

Chacune des saisons de notre histoire est marquée par une ou deux chansons dont on ne savait pas alors que ce serait celle-là plutôt que telle autre qui porterait et condenserait la suite insaisissable des jours de manière indélébile.

- Il y a eu en hiver : William Sheller *Un homme heureux*
Alain Souchon *La vie ne vaut rien*
Au printemps : Elton John *The one*
Fiona Apple *I know*
En été : Bryan Ferry *These foolish things*
En automne : Art Meno *Je passerai la main* (mais pas pour M.)
Elton John *Tonight*
L'autre hiver : Mahalia Jackson *In the upper room*
Christina Aguilera *The voice within*

Ces chansons seront toujours liées à M., comme d'autres le sont pour moi à d'autres hommes, pour lui à d'autres femmes. On devrait avoir une grande jalousie des chansons. Il suffit que j'entende l'une d'entre elles par hasard, dans un centre commercial, un salon de coiffure, pour me retrouver transportée, non dans un jour précis, mais dans une durée où les variations du ciel et de la température, la diversité des événements du

monde, la répétition des parcours et des actes quotidiens, du petit déjeuner à l'attente sur le quai du métro, se sont fondus, comme dans un roman, en une longue et unique journée, froide ou brûlante, sombre ou lumineuse, colorée d'une seule sensation, celle de bonheur ou de malheur.

Aucune photo ne rend la durée. Elle enferme dans l'instant. La chanson est expansion dans le passé, la photo, finitude. La chanson est le sentiment heureux du temps, la photo son tragique. J'ai souvent pensé qu'on pourrait raconter toute sa vie avec seulement des chansons et des photos.

[Est-ce que je me rappellerai une chanson qui soit associée à l'écriture de ce texte ? J'ai beau chercher, je n'en vois aucune ayant eu ce rôle mémoratif. Aucune dont je me dise « c'était quand j'écrivais *Les armoires vides*, ou *Passion simple* ». L'écriture est suspension pour moi de toutes les sensations autres que celles qu'elle fait naître, qu'elle *travaille*.]

canicule

C'est le matin. Sur la table, les vestiges de la soirée précédente : un cendrier certainement plein, un verre de vin blanc à moitié rempli, mes petites lunettes cerclées que j'ai abandonnées là, sans doute quand nous avons commencé de nous déshabiller. Il y a là, concentrés sur le marbre, les premiers gestes d'un fumeur myope qui s'apprête à faire l'amour : écraser sa clope, se débarrasser de ses bésicles sans lesquelles, pourtant, il perdra une partie du *spectacle*. Nos chaussures montrent que nous avons versé dans un autre univers climatique : mules blanches pour A., mocassins pour moi. Pas de chaussettes en vue. Au fond, près de la fenêtre, mon baggy léger en coton. Devant lui, la jupe ou bien le haut de l'ensemble vaporeux qu'A. porte souvent lorsqu'il fait chaud. Car il doit faire très chaud. C'est déjà la canicule, qui s'est installée dès la fin mars. Je me rends compte que si je peux la dater avec tant d'exactitude, c'est uniquement grâce au Salon du Livre, où j'avais accompagné A. pour une signature. Je nous revois sur ce même balcon que l'on aperçoit à l'arrière-plan : c'était un dimanche, et à l'idée de devoir nous habiller,

Chambre, fin mai début juin



la scène invisible

C'est une photo dépouillée dont la surface est presque totalement occupée par une moquette vert pâle où le passage de l'aspirateur a laissé des traces en tous sens. La lumière, venue d'une fenêtre invisible, forme dessus une coulée blanche. Sur cette espèce de mer verte et laiteuse, au fond, dans l'embrasure de la porte ouverte, un amas sombre avec deux taches claires en son centre et deux mocassins d'homme, décalés, dont l'un est posé sur quelque chose de bleu. Au premier plan à gauche, un grand pan de couvre-lit damassé blanc tombe avec des plis, comme un rideau. Au bas du couvre-lit, deux écharpes, l'une bariolée, l'autre bicolore, emmêlées. Une troisième de couleur beige, entortillée sur elle-même, descend mollement du lit comme une grosse corde.

Aucune composition de vêtements n'est semblable à une autre. À chaque fois une construction unique — *il n'y a jamais photo* — dont les causes et les lois nous échappent. Peut-être que la nature est ce qui reste du désir d'un dieu disparu, de son orgasme immense, le

big bang où il s'est désintégré. Qu'à l'origine du monde il y a le même principe qui jette sans fin les êtres vivants les uns contre les autres.

Rien de nos corps sur les photos. Rien de l'amour que nous avons fait. La scène invisible. La douleur de la scène invisible. La douleur de la photo. Elle vient de vouloir autre chose que ce qui est là. Signification *éperdue* de la photo. Un trou par lequel on aperçoit la lumière fixe du temps, du néant. Toute photo est métaphysique.

On raconte dans l'Évangile selon Jean que Marie-Madeleine, venue voir le Christ après sa mort, a trouvé le tombeau vide. Il ne restait que les linges dont le corps avait été enveloppé, posés à terre, et le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus *non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum*, non posé avec les linges mais plié à part dans un autre endroit.

Il y a quelques mois, en hiver, nous sommes allés au cimetière du Montparnasse sur la tombe des grands-parents de M. La neige recouvrait toutes les dalles et M. n'était pas sûr que la tombe devant laquelle nous étions arrêtés soit celle-là. Il a essayé de balayer la neige avec ses mains pour voir le nom mais elle était gelée. J'ai cherché ce que nous avions sur nous susceptible de dégager la glace. Le plus efficace aurait été d'uriner dessus mais c'était une chose difficile à accepter de faire. M. a fini par utiliser le tranchant de

son porte-clés. Le prénom et le nom de son grand-père sont apparus, Louis Marie, puis de sa grand-mère, Mathilde Marie. J'ai imaginé mon nom à la place, sur la pierre. Je le voyais très bien mais ce n'était pas réel.

Quand je regarde nos photos, c'est la disparition de mon corps que je vois. Pourtant, ce n'est pas que mes mains, mon visage ne soient plus là qui m'importe, ni que je ne puisse plus marcher, manger, baiser. C'est la disparition de la pensée. Plusieurs fois je me suis dit que si ma pensée pouvait continuer ailleurs, il me serait indifférent de mourir.

Phrase de M., l'année dernière « Tu as toujours voulu écrire comme si tu devais mourir après, eh bien, tu y es, ma cocotte ! ». Il faisait référence à une phrase que j'avais eue deux ans avant dans un livre. J'y étais, en effet, mais cela ne changeait rien, et quand j'écrivais j'oubliais que je pouvais mourir. C'est bien une illusion de croire que la vérité n'advient qu'en fonction de la mort. Ma posture était donc fausse.

Comment penser *ma* mort. Sous la forme physique du cadavre, du froid glacial, du silence, plus tard de la décomposition, cela m'est indifférent, inutile et certain : c'est ainsi que cela se passe. Je l'ai vu. Mais penser mon inexistence. Inexorablement je suis un corps dans le temps. Je n'ai pas les *moyens* de penser ma sortie du temps. Rien de ce qui nous attend n'est pensable. Mais, justement, il n'y aura plus d'attente. Ni de

mémoire. (Cette pub dans le métro, il y a deux ans : « On se souvient rarement de sa vieillesse ».)

Je conçois maintenant que la seule chose qui puisse justifier toutes les recherches scientifiques, philosophiques, l'art, c'est de ne pas savoir ce qu'est le néant. Et que, si sous une forme ou une autre, ne rôde pas sur l'écriture, même la plus acquiesçante à la beauté du monde, l'ombre du néant, il n'y a rien qui vaille vraiment à l'usage des vivants. Cette ombre dans *Phèdre*, le livre VI des *Confessions*, *Madame Bovary*, *À la recherche du temps perdu*, *La nausée*, la musique de Bach, Mozart, la peinture de Watteau et de Schiele.

Curie

Ici l'unité de couleur — couvre-lit blanc, mur blanc, moquette vert pâle — transforme la chambre en un espace désincarné. Ce ne sont plus les traces de notre passage que j'y vois, mais notre absence, et même, notre mort. L'amas multicolore des foulards est un monstre rampant qui a fait son nid sous le lit. Concentrés dans l'embrasure de la porte, nos vêtements sont comme happés par une main invisible.

Le 24 mai, on a enlevé à A. sa dernière poche de chimio. C'est un chapitre qui meurt, et avec lui le temps des premières photos, qui toutes sont indissociables de la période qui les a précédées.

Quatre mois plus tôt, j'accompagne pour la première fois A. à l'Institut Curie, où l'on doit procéder à l'ablation de sa tumeur. Juste avant, nous prenons un verre Carrefour de l'Odéon, comme si de rien n'était. Tout en ayant conscience qu'elle doit subir une opération sous anesthésie générale, que sa vie et par voie de conséquence nos liens sont subordonnés au succès de l'intervention chirurgicale, je marche à ses côtés dans la rue d'Ulm, sa main est dans la mienne, le ton est badin,